

## **Financement et impact des pèlerinages à la Mecque en Afrique occidentale (XIe - XVIe SIÈCLE)**

### **Funding and impact of pilgrimage to Mecca in western Africa (XIe –XVIe century)**

**Kouamé Moïse Gnamien, Docteur  
Université Alassane OUATTARA  
(Bouaké, Côte d'Ivoire)  
E-mail professionnel : kouaemoise@gmail.com**

<b>Reçu le : 21.12.2021</b>	<b>Révisé le :05.01.2022</b>	<b>Accepté le : 13.01.2022</b>
-----------------------------	------------------------------	--------------------------------

#### **Résumé**

Le pèlerinage en tant que cinquième pilier de l'islam a été et reste encore un facteur primordial dans les relations entre les Africains subsahariens et les populations du monde arabe. Entre le XIIe et le XVIe siècle, de nombreux rois, empereurs et hommes libres ont effectué le pèlerinage à la Mecque. De nombreuses dépenses ont été effectuées par les pèlerins du Soudan occidental tout au long de leur voyage. Ces pèlerinages ont été possibles grâce aux ressources financières publiques et privées. Au-delà de sa dimension purement religieuse, le pèlerinage engendre des effets politiques, sociaux, culturels et économiques. La combinaison du pèlerinage aux activités commerciales est expérimentée par les populations musulmanes du soudan occidental et même du soudan central, tout au long de l'histoire de leur contact avec le monde arabo-musulman.

**Mots clés :** pèlerinage, finance, dépense, mosquée, moyen âge, Etat

#### **Abstract**

The pilgrimage as the fifth pillar of Islam has been and still remains a major factor in the relations between sub-Saharan Africans and the populations of the Arab world. Between the 12th and 16th centuries, many kings, emperors and free men made the pilgrimage to Mecca. Much expense was incurred by the pilgrims of Western Sudan throughout their journey. These pilgrimages were made possible thanks to public and private financial resources. Beyond its purely religious dimension, the pilgrimage generates political, social, cultural and economic effects. The combination of pilgrimage with commercial activities is experienced by the Muslim populations of Western Sudan and even Central Sudan, throughout the history of their contact with the Arab-Muslim world.

**Keywords:** pilgrimage, finance, expenditure, mosque, Middle Ages, state

---

Par Kouamé Moïse Gnamien E-mail: kouaemoise@gmail.com

## Introduction

La conversion à l'islam et le pèlerinage à la Mecque d'un roi du Soudan occidental remontent avant la chute de Koumbi. Ibn Khaldun nous a transmis le nom de ce roi, Barmandana ou Sarmandan que l'on identifie avec Mansa Beremun de la liste des rois mandenka recueillie à Kita par Massa Makan Diabaté. Nombreux spécialistes et historiens tels S. Sangaré (2017), D. T. Niane (1975), M. Delafosse (1922), F. Simoni (2015), etc. ont mentionné les pèlerinages dans leurs travaux. Il est un phénomène polymorphe et surtout un fait religieux multidimensionnel dans les contacts afro-arabes. Cependant l'organisation, le financement et l'impact des pèlerinages des souverains sur les états du Soudan occidental n'a pas été l'objet de leurs études. Alors nous sommes en droit de se demander comment le financement des pèlerinages au Soudan occidental était fait et Quel était l'impact de ces pèlerinages à la Mecque sur Afrique occidentale du VIIIe au XVIe siècle ?

Pour répondre à cette problématique nous avons constitué un corpus composé de diverses sources écrites africaines et arabo-berbères. Les sources orales imprimées nous ont été d'un apport inestimable. Le dépouillement de ces documents nous a permis de dégager plusieurs axes de réflexion: les préparatifs et financement des départ, les dépenses en terre sainte et coût du pèlerinage et le retour du pèlerinage et transformations possibles.

### 1. Préparatif et financement du départ du pèlerinage

Tout départ au pèlerinage nécessite des préparatifs. En effet le pèlerinage était coûteux en termes de besoin. Le pèlerin devait faire ce voyage en compagnie de plusieurs dignitaires musulmans et de nombreux serviteurs. Les premiers pèlerins étaient pour la plupart les souverains convertis à l'islam et leurs entourages car l'islam fut un islam élitique. Ce qui nécessite une organisation rigoureuse et d'énormes besoins. Ces besoins étaient essentiellement constitués de vivres et dinars d'or. Le jour de son départ, Mansa Moussa décida de mettre immédiatement en œuvre ce projet et se mit en devoir de réunir l'argent nécessaire pour faire les préparatifs de son voyage. Il fit appel aux habitants de divers points de son empire pour leur demander des vivres et subsides (Kati, 1964 :57). Comme nous le verrons plus loin, le Mansa devait montrer la grandeur, la richesse et la réputation de son empire et de son roi, mais aussi attirer les ferveurs du prophète à travers les dons et aumônes qu'il fera en terre sainte comme au Mali. La levée de vivre et de subsistance initiée par Mansa Moussa nous emmène à nous interroger sur le financement de l'État du Mali. Pour nous, l'État du Mali était financé de deux manières. Il existe de façon permanente un trésor, des greniers et des cheptels d'État. L'État à travers le roi, y puisait en cas de besoin. À côté de ceux-ci, il levait des contributions exceptionnelles de masse. Une autre raison peut expliquer cette levée exceptionnelle. En effet le pèlerinage étant un peu personnel, le trésor ne pouvait pas financer le voyage. Ou encore, il est peut être possible que Mansa Moussa rencontra une résistance de la part de certains nobles quant au financement de ce long voyage par le trésor et les greniers de l'empire. Mansa Moussa ne fut pas le premier mansa pèlerin du manden. D'après Ibn Khaldoun, Soundjata eut pour successeur son fils Ouali et ce nom serait

l'équivalent d'Ali. Ouali aurait effectué le pèlerinage au temps du sultan Ed Dahar Bibars qui régna de 1260 à 1277. Ce pèlerinage est même rapporté par Makrizi. Monteil appelle ce même mansa « le sultan rouge » qui fit 15 ans de règne (1255-1270) (Monteil, 1969 :75)

Le tout nouveau Roi de Gao, Askia Mohamed Touré, ne manqua pas à cette tradition. Le Tarikh el-Fatah nous le dit en ces termes : « ayant fait ses préparatifs, il partit en l'année 1496». (Monteil, 1969 :25). Le tarikh se borne simplement de mentionner que l'Askia fit des préparatifs pour le voyage en terre sainte. Il ne donne pas de détails des préparatifs. Les pèlerins sont des proies ou des cibles vite repérables. Selon les contingences militaires ou historiques, les souverains étaient accompagnés d'une forte armée pour échapper à d'éventuels dangers. Il fallait donc mobiliser plusieurs milliers de soldats. Ces soldats avaient plusieurs missions : assurer la sécurité du cortège et du roi en cas d'attaque. Les soldats devaient tous avoir des chevaux ou des dromadaires pour effectuer le voyage. La monture de ces milliers de soldats était couteuse. C'était le trésor royal qui devait donner l'or pour l'achat de chevaux. Mais également il est possible que des centaines de milliers d'esclaves de la couronne soient vendus ou échangés contre des chevaux dans le cadre des préparatifs du voyage en terre d'un souverain.

Le moyen de transport était un élément essentiel dans le préparatif du pèlerinage. Le voyage devait se faire par voie terrestre à travers le grand désert. Donc il fallait avoir des chevaux et des dromadaires adaptés au désert et aux longs voyages. Le souverain devait acquérir le nombre de dromadaires nécessaires. Le dromadaire, seul moyen capable de traverser le désert, prenait alors une importance décisive, de même que les pâturages qui lui étaient indispensables pour survivre et que les nomades se disputent farouchement.

Le départ d'un voyage est précédé de préparatifs ; Ces préparatifs prennent plusieurs formes. Les détenteurs de l'autorité c'est à dire le souverain et sa cours sont insérés dans un réseau de relations familiales et religieuses conditionnant leur rapport avec le monde divin. Pour les Soudanais, le voyage ne se réduit pas seulement à un déplacement dans l'espace et dans le temps. En effet, il y a entre le Soudan et l'Égypte, un immense désert sans eau, ni plantes et si difficile à franchir que le *qatha* (oiseau du désert) lui-même ne traverserait pas sans inquiétude selon Al Oufrani. Non seulement le voyage y est impossible à cause de l'incertitude des routes, mais encore à raison des dangers qu'on y court et des terreurs qui remplissent ces solitudes. Il fallait donc faire des rituelles pour conjurer tout mauvais sort. Macheda Sophie note qu'il faut bien insister sur le fait que les pèlerins adoptent une démarche hautement spirituelle (Macheda, 2009 :46).

La question de transport est une préoccupation majeure dans l'organisation du pèlerinage à la Mecque. Cette question n'a pas échappé aux auteurs médiévaux tels Ibn Battuta. Pour lui, le transport était un élément clé de l'organisation des pèlerins du moyen âge. Ibn Battuta écrit à cet effet que douze mille jeunes esclaves, revêtus de tuniques de brocart et de soie de Yémen, portaient ses effets. Chez les peuples mandés, il était dans l'usage de transporter leurs bagages à dos d'esclaves ou d'hommes [libres] mais, dans de longs voyages, tels que celui de la Mecque, ils se servent de chameaux. Le nombre de porteur

avancé par Ibn Battuta est peut être exagéré, mais il est clair qu'il était important. Les pèlerins ne témoignent que peu de foi aux propos des guides. Il faut dire que le métier de guide est héréditaire. Pour pallier le problème, ils n'hésitent pas à choisir des guides berbères ou commerçants qui connaissent bien le Bilad al Soudan car ces derniers parlent la langue des pèlerins. Ibn Battuta, nous donne des détails sur le métier de guide au Sahara. Il note par exemple que le guide dans cette plaine déserte est celui qui y est allé et en est revenu plusieurs fois, et qui est doué d'une tête très intelligente. Une des choses étonnantes est qu'on pouvait avoir un guide avec handicap. Il note que leur conducteur avait un œil perdu, le second malade, et malgré cela, il connaissait le chemin mieux qu'aucun autre mortel. Le messenger qu'ils louèrent dans ce voyage leur coûta cent ducats d'or ou dinars et c'était un homme de la peuplade des Messoûfah (Ibn Battuta, 1982:335). La traversée du désert était une véritable navigation où le chef de caravane est considéré comme un véritable capitaine dans un bateau. Nous rapprochons le cas de la caravane d'Ibn Battuta à celui des souverains pèlerins. Si nous multiplions par dix la somme que les caravanes versaient à un guide du désert, dans le cas de souverains, on estime que Mansa Moussa pouvait dépenser mille dinars d'or pendant l'aller. Donc au total il aurait dépensé plus de deux mille dinars d'or pour payer les guides lors de la traversée du désert. Les auteurs antérieurs au XIV<sup>ème</sup> siècle nous ont laissé très peu de récits de pèlerinage. Mais les auteurs qui mentionneront les pèlerinages à partir du XIV<sup>e</sup> siècle ne rédigent pas un journal contenant les moindres détails de leur journée et sont entièrement tournés vers la contemplation. Sans doute prennent-ils des notes ponctuellement.

L'hébergement des pèlerins et leur suite étaient sans doute coûteux. Vu le nombre de personnes qui les accompagnent. L'empereur Askia Mohamed Ier lors de son pèlerinage était accompagné par 800 esclaves et serviteurs qui avaient, à leur tête Faradyi Meibounoun (Hama, 1980 :47). L'Askia devaient louer des locaux pour sa suite au cours du voyage. Principalement au Caire, à Médine et à la Mecque, villes dans lesquelles lui et sa suite firent escale, ils séjournèrent pendant des mois dans ces villes

## **2. Les dépenses en terre sainte et coût du pèlerinage**

Le pèlerinage des souverains était un élément clé dans les dépenses des états depuis la conversion des rois à l'islam et qu'ils ont commencé à effectuer le pèlerinage en terre sainte. Les souverains effectuaient des dépenses en terre sainte que tout autre pèlerin ordinaire. Ce qui était normal vu la grandeur de leur réputation et l'image que ceux-ci représentaient pour leur peuples vis-à-vis des hôtes arabes. Nous avons une connaissance des dépenses que Mansa Moussa eut à effectuer lors de son pèlerinage. Les sources écrites arabo-berbères et africaines, comme ce témoignage du T.E.F nous informent sur ce pèlerinage. Il note qu' «il fit aumône de cent mille dinars d'or aux pauvres des deux villes saintes et acheta contre pareille somme un jardin et des maisons qu'il constitua habous en faveur des religieux, des ulémas et des pauvres.»(Kati, 1964 :25.)

Pour Djibril Tansir Niane, ce terrain et les maisons que Mansa Moussa acheta au Caire et à la Mecque devaient abriter les pèlerins venant du Bilad al Soudan. Mansa Moussa dépensa tout le fond financier qu'il avait prévu pour son pèlerinage. Les fonds ne suffisaient

plus pour couvrir les besoins du Mansa et ses nombreux serviteurs. Il fut obligé d'emprunter une somme en numéraire à un marchand Égyptien, Siradj Ed Din. Le tarikh E- Soudan nous donne cette information en ces termes:

« Sirâdj-Ed-Dîn Avait envoyé un mandataire chargé du recouvrement des sommes qu'il avait prêtées, mais ce mandataire demeura à Melli. Sirâdj-Ed-Din du donc se rendre en personne pour réclamer le paiement de ses créances. Il se mit en route avec son fils à Tombouctou et y reçut l'hospitalité de Abou-Ishâq-Es-Saheli » (Es Sa'di, 1964 :15.)

Mansa Moussa fut généreux et il fut obligé d'emprunter de l'argent à un marchand égyptien pour terminer son voyage. La prise en charge des nombreux chefs de province, lettrés musulmans, gardes et serviteurs ainsi que les dons faits ne sont restés sans conséquence sur le portefeuille du souverain pèlerin. Les ressources du souverain finissent au moment du retour. Il fut obligé d'emprunter auprès d'un commerçant égyptien. Selon Ibn Batutta, lorsque Mansa Moussa fit son pèlerinage, il s'arrêta dans un jardin que ce Sirâdj eddîn avait à Bircat Alhabech, ou l'étang des Abyssins, à l'extérieur de la ville du Caire ; c'est dans cet enclave que Mansa Moussa eut besoin d'argent, et il en emprunta à Sirâdj eddîn, ses émirs en firent autant. Sirâdj eddîn expédia son mandataire avec eux, afin qu'il touchât la somme qui lui était due ; mais ce dernier séjourna à Mali. Alors Sirâdj eddîn partit lui-même pour demander son argent, et il se fit accompagner par son fils. Mansa Moussa, après avoir dépensé sa tonne et demie d'or, a encore emprunté de l'or au Caire, ce qui permit aux commerçants de faire de gros bénéfices, puisque pour 300 dinars prêtés ils obtenaient un gain de 700 (Ibn Batutta, 1982 :364.). Nous pensons que même s'il le Mansa et sa délégation ont été victime d'abus ou vol, il était normal que l'or finisse. Car il voyageait comme nous l'avons souligné avec un grand nombre de personnes et leur prise en charge était vraiment coûteuse car en terre sainte les pèlerins étaient pris en charge par eux même.

L'empereur, une fois dans son pays, remboursa les sommes empruntées. Le Mansa avait assez d'or pour rembourser. Il ne craignait donc pas en empruntant des sommes pour satisfaire les besoins de ses compagnons et de ses serviteurs. Par exemple, les pèlerins dépensaient beaucoup dans la ville de Djeddah. En effet tous les pèlerins devaient passer par la ville de Djeddah pour se rendre à la Mecque. Cette ville portuaire était une ville marchande. Les principaux articles de son commerce d'importation sont : les tissus et les produits manufacturés d'Europe, tels que les cristaux de Venise, glaces, quincaillerie, savon ; l'ivoire, le musc, le dourah d'Afrique ; les nankins, la mousseline, les soieries, les étoffes mélangées, le sucre, le riz ; les épices de l'Inde ; les dattes, le café, l'encens, les herbes médicinales d'Arabie ; les châles, les pierres précieuses, les tapis de Perse. L'exportation proprement dite n'est pas importante ; elle a pour objet les produits du pays, tels que : amandes, gomme, chapelets de corail noir (Escande, 2012 :243)

L'Askia effectua d'énormes dépenses. Les dépenses doivent être classées en deux catégories : les achats et les dons. Les achats consistaient en des infrastructures notamment

des maisons. Ces maisons devaient représenter les premières représentations officielles des Soudans en terre sainte. Es Sadi nous rapporte que « sur les fonds qu'il avait emportés, le prince préleva une somme de 100.000 pièce d'or qu'il remit comme aumône aux villes saintes puis acheta à Médine un jardin qu'il constitua *ouaqf* en faveur des gens du Soudan. Ce jardin est bien connu là-bas»(Es Sadi, 1964 :120.). Cette information est confirmée par Mahmoud Kati qui faisait partie de la délégation de l'Askia lors de ce pèlerinage, et nous donne ce témoignage oculaire. Selon Mahmoud Kati, « Il accomplit les cérémonies du pèlerinage en cette même année. Il fit aumône de cent mille dinars d'or aux pauvres des deux villes saintes et acheta, contre pareille somme, un jardin et des maisons qu'il constitua habous en faveur des religieux, des oulémas et des pauvres.»(Kati, 1964 : 26).Selon Boubou Hama, ces propriétés existent toujours à Médine et elles sont gérées par les Peuls du Mali installés dans cette ville(Hama, 1980 :48.).

En terre sainte, le souverain pèlerin dépensait en don ou en aumône. Les dons touchaient toutes les couches de la société à en croire Mahmoud Kati. Cette somme provient certainement du trésor royal. En plus des aumônes, l'Askia Mohamed Ier fit des achats d'une équivalence de cent mille dinars d'or. En tout, deux cent mille dinars d'or que l'Askia Mohamed Ier fit durant son pèlerinage. Ces dépenses représentent seulement les aumônes. Les autres dépenses en dons ne nous sont pas comptées. Mais Es Sadi va nous donner l'information selon laquelle l'Askia a laissé une somme importante pour l'entretien de ce jardin : «Les dépenses d'entretien se montrèrent à 100.000 pièce d'or et 100.000 pièce d'or furent employées en achat de marchandises et autres choses dont le prince eut besoin»(Es Sadi, 1964 :120)

Une approche concrète du pèlerin peut s'effectuer à travers des traits distinctifs qui lui permettent d'être reconnaissable aux yeux de tous. Ce sont les insignes qui lui ont été attribués lors d'une cérémonie prévue à cet effet à savoir, un bourdon, une sacoche et une panetière. Le bourdon est un bâton, dédié aux pèlerins, selon les textes référents. Il se doit d'être plus petit que le pèlerin, sert à la marche en permettant un appui mais il pourrait également être utile pour se défendre. Le bourdon éloigne les démons. Au début, l'iconographie, le représente plus petit que le pèlerin avec un pommeau, ensuite plus grand et à deux pommeaux. L'écharpe ou sacoche permet d'emporter quelques effets personnels. C'est un accessoire que l'on porte en bandoulière : on l'appelle aussi besace quand il comporte deux poches. L'escarcelle est une grande bourse qui se porte à la ceinture et dont l'emploi se développe au XIIIème siècle. La panetière est un récipient, destiné à contenir, à l'origine, du pain puis tout aliment. Elle est étroite et elle symbolise la confiance qu'a le pèlerin en Dieu plutôt que dans ses propres ressources. Elle est toujours ouverte car le pénitent est prêt à donner comme à recevoir. Ensuite d'une région à l'autre, d'un siècle à un autre, divers accessoires et vêtements se greffent aux trois premiers comme la calebasse, l'escarcelle, le chapeau, le chaperon ou capuche protégeant à des degrés divers la tête et les épaules, la tunique ou chape, de longueur variable, aux manches plus ou moins longues, ou encore la cotte, portés par commodité. Ils protègent des intempéries comme du soleil ou du vent et sont pratiques à transporter. Le pèlerin devait présenter un autre aspect physique (Macheda, 2009 :58-59)

Ces insignes présentent à elles seules la qualité de pèlerin. Le souverain pèlerin acquérait ces objets. Comme nous le voyons, il devait prévoir une quantité importante d'or pour acheter ces objets. Une tunique assez longue de toile fine est également acquise. Ce surplus est enfilé par-dessus les vêtements quotidiens, lors des cérémonies. S'ajoute un vêtement recouvrant les épaules à l'aide d'une large bande d'étoffe percée en son centre d'une ouverture pour la tête et pendant librement devant et derrière. Macheda souligne que toute inégalité disparaît grâce au port de l'insigne. Idéalement, il n'y a plus de distinction de sexe, d'âge, de condition sociale. Riche et pauvre, noble et vilain, homme et femme sont placés sur le même pied d'égalité. Cependant, il montre aussi qu'au quotidien, les distinctions perdurent et que sous ces pièces uniformes, chacun retrouve sa condition.

Le souverain pèlerin devait louer plusieurs maisons pour lui et sa suite. Les souverains pèlerins n'étaient pas logés par leurs hôtes musulmans. Les souverains du monde arabe ne logeaient pas les souverains du Soudan occidental bien qu'ils avaient de bonnes relations. Nous pensons que la raison était que le souverain pèlerin venu du Soudan occidental avait un grand nombre de serviteur qui ne pouvaient être contenus dans une cours étrangère. Il fallait donc trouver des maisons que le souverain louait pour lui et sa suite. Ces maisons étaient acquises grâce au souverain d'Égypte et de la Mecque. Mais il faut souligner le rôle des commerçants arabes qui avaient des relations avec le Soudan et leurs souverains. C'est d'ailleurs l'un d'eux qui va louer une maison à mansa Moussa lors de son passage au Caire.

« Dans Le récit de Abou-Abdallah-Mohammed ben- Batoutah (Dieu lui fasse miséricorde!) Ses voyages, s'exprime ainsi : Le Sultan c'est-à-dire Mansa-Moussa', Melli-Koï Kankan- Mousa, lors de son pèlerinage, logea dans une villa qui appartenait à Sirâdj-Ed-Dîn-ben-El-Kouaïk, un des principaux négociants de la ville d'Alexandrie. Cette Villa était située à Birket-el-Habech aux environs du Caire. Pendant qu'il était installé là, le prince ayant eu besoin d'argent en emprunta à Sirâdj-Ed-Din, et à son exemple, ses émirs en firent autant.» (Macheda, 2009 :15).

Tout voyage a un coût. Dans l'histoire des voyages, les pèlerinages en terre sainte semble être plus couteux. Nous sommes informés sur le pèlerinage de certains souverains Ouest-africains à la Mecque pendant le moyen âge. Mais l'absence de chiffre exact dans les sources écrites rend difficile l'évaluation du coût d'un pèlerinage à la Mecque au moyen âge. Les sources orales sont muettes. Mais certaines informations contenues dans les Tarikh permettent de faire des estimations. Par exemple Kati note à cet effet : « On m'a rapporté que Kankan-Moussa emmena quarante mules chargées d'or lorsqu'il fit son pèlerinage à la Mecque et lorsqu'il visita le tombeau du Prophète. »(Kati, 1964 :63.). Nous estimons cette charge à dix (10) tonnes d'or à raison de 250 kg par mule. L'auteur du Tarikh es-Soudan, Es Sa'di, se borne de donner des chiffres globaux sur les dépenses effectuées une fois en terre sainte. Il note que Mansa Moussa «ne donna en aumônes dans les deux villes saintes qu'une somme 20.000 pièces d'or»(Es Sa'di, 1964 :11). Mansa Moussa (1312-1337) est connu du monde grâce au coût de son pèlerinage. Pour Defremery, Mansa Moussa a dépensé un tonne

et demi de poudre d'or pendant son pèlerinage à La Mecque en 1324-1325. Plusieurs historiens donnent des chiffres, mais aucune source ne donne exactement le volume d'or qu'il a dépensé durant son pèlerinage. Les chiffres varient d'un auteur à un autre, mais nous retenons qu'il a dépensé énormément d'or durant son pèlerinage.

En 1324-1325, mansa Moussa, roi de l'état du Mali, quitte le Mali pour le pèlerinage à la Mecque où il visita la Kaaba et le tombeau du Prophète. Le souverain traversa le désert avec 60000 hommes, 100 dromadaires et chevaux. Il emporte des présents et aussi une grande quantité d'or. L'or conservé depuis des générations. Certains historiens évaluent entre 10 et 12 tonnes l'or que mansa Moussa a emporté lors de son pèlerinage. Il fit dons et aumônes. Chaque vendredi, jour saint de l'islam, il fait offrande dans la cité. Durant leur passage au Caire, mansa Moussa et sa suite fit des aumônes comme tout bon pèlerin. Ils dépensaient sans compter au point que le cours de l'or chuta au Caire durant une dizaine d'années.

«Le prince pieux et équitable, Kakan Moussa ne fut égalé par aucun empereur du Mali en vertu et en droiture, il fit le pèlerinage à la Mecque. Le prince avait lui un immense cortège et des forces considérables, car le nombre de ses hommes s'élevait à 60000 ; toutes les fois qu'il montait à cheval, il était précédé de 500 esclaves, chacun d'eux tenant à la main une baguette d'or de 3kgs» (Es Sa'di, 1964)

Il faut retenir que l'or dépensé pendant le pèlerinage de Mansa Moussa n'était pas sa propriété personnelle. C'était l'or de l'état du Mali. Gawlo Madani affirme que c'est avec l'or du Manding que Mansa Moussa se rendit à la Mecque et cet or resta à la Mecque (Gawlo, 1998 :13). D'ailleurs nous sommes d'accord avec Cissé qui pense que le déclin du Mali a commencé avec le pèlerinage de Mansa Moussa et qu'à son retour il n'y avait plus de l'or dans les caisses de l'État. Pour Cissé, Le trésor public du Manden était vide, on ne pouvait plus se procurer des chevaux pour maintenir la paix aux frontières.(Cissé, 1980 :20.). De plus, Ibn Batutta traite le successeur du Mansa Moussa, Mansa Souleymane, de roi avare. Certainement il n'y avait pas assez d'or et il fallait reconstituer les fonds du trésor qui ont énormément souffert du pèlerinage de Mansa Moussa. Les sources arabo-berbères et africaines retiennent les pèlerinages de Mansa Moussa et de l'Askia Mohamed Ier. Alors qu'avant ces deux souverains, d'autres souverains du Ghana, du Mali et du Songhay ont effectué le voyage en terre sainte de l'Islam. Mansa Ouali aurait effectué le pèlerinage au temps du sultan Ed Dahar Bibars qui régna de 1260 à 1277. Ce pèlerinage est même rapporté par Makrizi et l'appelle ce même mansa « le sultan rouge » qui fit 15 ans de règne (1255-1270).(Monteil, 1969 : 75)

Le coût du pèlerinage de l'Askia Mohamed Ier est difficile à évaluer car nous n'avons pas de chiffre sur la charge d'or qu'il avait amené. Mais nous savons néanmoins le coût des dépenses en terre sainte. Selon Es Sa'di, Askia Mohamed dépensa plus que Mansa Moussa en terre sainte. Il rapporte que l' « Askia-El-Hâdj-Mohammed consacra au même objet 100.000 Pièces d'or »(Es Sa'di, 1964 :11). Si nous suivons les informations contenues dans les deux Tarikh, Askia Mohamed aurait dépensé plus que Mansa Moussa dans les deux villes saintes.

### **3. Le retour du pèlerinage et transformations possibles**

Le pèlerinage surtout celui de mansa Moussa eut un impact sur la gestion de ses successeurs et sur la vie de toute l'Afrique occidentale médiévale. Ce pèlerinage a ouvert la voie au renouveau de l'éducation islamique au Soudan occidental ou dans le Bilad al Soudan. Al Umari affirme que mansa Souleymane tient son pouvoir des soudans que son frère a rassemblé par ses conquêtes et tout ce qu'il a apporté à la puissance de l'islam. Il faut souligner que mansa Moussa n'est pas connu en tant que grand conquérant mais il apparaît comme celui qui a donné un coup accélérateur au rayonnement de l'islam en Afrique noire. Le pèlerinage en terre sainte de ce dernier à renforcer les liens entre l'Afrique subsaharienne et le monde arabe. Un renforcement des liens commerciaux qui a été suivi par l'intensification des activités commerciales. Après le pèlerinage de mansa Moussa, on assiste à un développement du commerce transsaharien pourvoyeur de ressource financière pour le Mali. Mansa Moussa fut le premier souverain du Bilad al soudan à entreprendre la construction de mosquées. Aucune construction de mosquée réalisée par un souverain musulman au Soudan occidental n'est connue avant le pèlerinage de mansa Moussa. Après le pèlerinage, il va accroître les dépenses de l'état à travers la construction des mosquées et autre lieux de prière. Et c'est Al Umari qui le dit en ces termes : « c'est son frère en effet qui construisit des lieux de prières, des mosquées et des minarets et y instaura les prières du vendredi » (Al Umari, (s.a.) :263). Sur le chemin du retour de la Mecque, mansa Moussa ayant rencontré à la Mecque le poète et architecte espagnol, Abou-Ishac-Ibrahîm es-Sahéli, mieux connu sous le nom de « Toueidjen », et le lettré El-Mâmer, il les emmena avec lui dans son pays le Mali. Ce dernier s'était montré choqué de la médiocrité du bâtiment qui était une simple hutte à toit de paille qui servait de mosquée aux Musulmans de Gao, le mansapria Es-Sahéli, qui cumulait le métier d'architecte avec celui de poète, de bâtir une maison de prière plus digne. Le mansa en fut charmé, et donna à Toueidjen douze mille mithkals de poudre d'or comme témoignage de sa satisfaction.

Es-Sahéli construisit donc à Gao une mosquée en briques, à terrasse crénelée et à minaret pyramidal, qui aurait été, selon la tradition, le premier édifice soudanais de ce type aujourd'hui si répandu jusqu'au début de la colonisation. Mansa Moussa se rendit ensuite à Tombouctou, il demanda à Es-Sahéli de bâtir également à Tombouctou une mosquée à terrasse et à minaret. Mansa Moussa, très satisfait du travail de son architecte, lui remit en paiement 12.000 mithkals d'or d'après Ibn Khaldoun ou 40.000 mithkals d'après Ibn Batouta, c'est-à-dire 54 kilos du précieux métal selon le premier ou 180 kilos selon le second. Es-Sahéli suivit son généreux maître jusqu'à Kangaba, lui construisant en route un autre *mâdougou* à Niani, qui était à cette époque la seconde capitale de l'empire et dont on montre l'emplacement, désigné encore sous le nom de « Niani Mâdougou », entre Niamina et Koulikoro. Ensuite l'architecte arabe retourna à Tombouctou, où il mourut en 1346 d'après les informations de M. Delafosse (Delafosse, 1922 :56.).

Le pèlerinage de l'élite dirigeante devait expliquer en partie l'intensification des guerres et des razzias. Ces guerres et razzias dont l'objectif était de piller les biens ennemis et faire le maximum de captifs. Lesquels captifs sont ensuite vendus ou échangés contre des

équipements nécessaires pour le voyage en terre sainte de l'islam. Les rois convertis à l'islam organisaient les opérations de razzias dirigées contre les peuples infidèles sous le prétexte que les infidèles devaient être conquis ou raziés au nom de l'islam. Après la restauration de la dynastie soninkés suite au départ des troupes almoravides en 1087, le nouveau pouvoir, contrairement à l'ancien, était devenu musulman. Les dignitaires dépensèrent d'importantes ressources dans les guerres. Al Zuhri nous informe à cet effet qu'

«Ils devinrent musulmans au temps des Lamtuna et se distinguèrent dans leur islam. Ils sont aujourd'hui musulmans, ont des ulama, des fakih, des lecteurs (de coran). Ils excellent en tout cela. Quelques-uns d'entre-eux sont venus en Andalousie ; (c'étaient) des chefs de leurs notables. Ils ont fait le voyage de la Mecque, y ont accompli le pèlerinage ; ont fait visite au tombeau du Prophète, sont revenus en leurs pays et ont dépensé beaucoup d'argent dans la guerre sainte » (Cuoq, 1985: 119),

L'organisation des états a connu une modification avec le pèlerinage des souverains. Le mode de gouvernance sera fortement influencé par l'islam. Le plus visible est celui de l'Askia Mohamed Ier après son pèlerinage. Selon Al Oufrani : « rentré dans sa patrie, El Hadj établit son autorité sur les bases de la loi islamique et se conforma aux règles suivies par les adeptes de la *sounna* » Il est clair que l'Askia Mohamed Ier a organisé son empire selon les prescriptions islamique. Il sera fortement influencé par l'islam dans la gestion des finances publiques du Songhay. Les finances de l'empire étaient alignées selon les dispositions de la *sounna*. En effet selon Oufrani : « El Hadj n'avait établi qu'un seul impôt, bien léger et il assurait qu'avant d'avoir recours à cette mesure, il avait pris conseil de son maître, l'imam Essoyouthi » (Oufrani : 158.)

Selon Boubakari Mawoune, ces multiples axes, qui relient l'Afrique subsaharienne aux états arabes de l'Afrique du nord et du Golfe persique, servent non seulement d'artères commerciales transsahariennes, mais aussi, de chemins du pèlerinage à destination de la Mecque en Arabie Saoudite. Ces réseaux routiers où les déplacements du pèlerinage se combinent aux activités commerciales ont étendu leurs ramifications au Soudan occidental et central. Les pèlerinages des souverains, effectués grâce aux moyens de l'État, ont modifié les routes commerciales transsahariennes car les routes qu'ils empruntaient étaient considérées comme sûres. (Mawoune, 2019 :13). On note que c'est la route Tombouctou-Gao-Agadez-Caire en passant par le Fezzan qui a été empruntée par les souverains. Le commerce sur cette voie transsaharienne connaîtra une intensification à partir du XIVE siècle après le pèlerinage de mansa Moussa. Les fonds publics du Mali et du Songhay ont servi et permis d'entretenir ces routes commerciales transsahariennes.

Les souvenirs de voyage furent importants dans l'histoire des pèlerins. Au moyen âge le pèlerinage était déjà l'occasion d'une grande foire internationale de commerce, commune à tous les pays arabes. Les activités mercantiles autour du hadj se sont maintenues au grand dam de bon nombre de Musulmans. Tentés et baraques se dressent un peu partout abritant de nombreux commerçants qui dans des étals aussi variés que colorés, au milieu d'une foule

trèsdense, offrent aux pèlerins d'innombrables objets souvent de pacotille autant de souvenir qui seront distribués aux amis : colifichets, perles ou eau miraculeuses de zemzem (Camps-Fabrer, 2011 : p.)

Les souverains du Mali et du Songhay qui ont fait le pèlerinage à la Mecque ont marqué de leur empreinte, leur passage dans les villes saintes. Celui qui a marqué le plus son passage fut l'Askia Mohamed Ier. En effet, selon le témoignage de Es Sa'di, auteur du *Tarikh es-Soudan*, l'Askia Mohamed Ier « acheta, contre pareille somme (cent mille dinars d'or), un jardin et des maisons qu'il constitua *habous* en faveur des religieux des oulémas et des pauvres. En réalité ces maisons et jardins achetés aux frais du trésor royal, devaient servir de demeure aux pèlerins venant du Bilad al Sudan. Cet acte de l'Askia Mohamed Ier fut longtemps bénéfique à tout pèlerin venant du Bilad al Sudan. Certains auteurs parlent d'un roi du Tekkur. Les pèlerins venus du Mali, de Gao, du Kanem étaient classés distinctivement parmi les gens du Tekkur, comme semble le suggérer Al Makrizi (Cuoq, 1975 : 85).

Le voyage à la Mecque est illustré par les célèbres pèlerinages des souverains comme Mansa Moussa du Mali et Askia Mohammed Ier du Songhay. Au cours de son pèlerinage, le roi égyptien avait proposé une coopération commerciale et politique à mansa Moussa qui ramena de son retour quelques commerçants égyptiens intéressés par les richesses de l'Afrique subsaharienne. Askia Mohamed, quant à lui, avait ramené beaucoup d'ouvrages achetés en Égypte, au Hedjaz. Ces quelques exemples, illustrent comment la combinaison du périple religieux à La Mecque aux activités commerciales était un succès et transformateurs à cette époque. Car même si ces pèlerinages n'ont pas créé le commerce transsaharien, ils ont contribué à son essor et surtout au plan politique, contribué au rayonnement des états ouest africains. Après le pèlerinage, mansa Moussa entretenait des relations amicales avec le sultan mérinide, Abou-l-Hacen, et les deux monarques s'envoyaient des présents par l'entremise de leurs grands officiers. Le sultan maghrébin confia à Ali Ibn-Ghanem, émir des Mâkil, le soin de porter un précieux cadeau vraiment royal au sultan des Noirs. Une députation, composée des premiers personnages de l'empire, accompagna Ibn Ghanem où elle arriva en 1336 sous le règne du *mansa* Souleymân (1336-1359) ; celui-ci ne voulut pas demeurer en reste de politesse et expédia de somptueux cadeaux à son confrère marocain.

Une des transformations majeures est observée au niveau financier. En effet, après le pèlerinage de l'Askia Mohamed Ier, pour montrer que le Songhay est un état musulman, l'Askia recouvre des noms islamiques ces impôts prélevés auparavant par Sonni Ali et même sous la domination du Mali et du Ghana. On distingue alors la zakat, les ressources diverses, le butin, etc.

Après le pèlerinage de mansa Moussa, le Mali était devenu une zone dont l'éducation était reconnu à l'international. La présence d'étudiants marocains dans la capitale du Mali est une illustration. Les premières mosquées qui deviendront les mosquée-universités du Soudan occidental ont été construites par les souverains comme mansa Moussa et Askia Mohamed Ier et avec le concours des fonds publics de leur État. De retour à la Mecque, Mansa Moussa a envoyé une grande quantité d'ouvrage et créé les premières bibliothèques. Mansa Moussa

devait être à notre connaissance le premier souverain lettré du Soudan occidental. Selon la tradition orale mandée, mansa Moussa fit l'école arabe. Témoignant un grand respect pour les personnages religieux et les savants, mansa Moussa et Askia Mohamed Ier firent de Gao, d'Oualata et surtout de Tombouctou et de Dienné des centres intellectuels qui jetèrent un vif éclat et où des docteurs et des écrivains renommés du Maghreb ne dédaignèrent pas de venir compléter leurs études et parfois de se fixer définitivement, comme le fit plus tard le célèbre Ahmed-Bâba. Des juristes de valeur, comme les El-Akât et les Bagayogo, se formèrent aux écoles de Tombouctou et toute une littérature s'y développa aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, dont les produits nous sont révélés par la découverte d'ouvrages fort intéressants, aujourd'hui sources incontournables dans l'étude de l'histoire des grands États qui ont fleuri en Afrique occidentale et rédigés en arabe à cette époque par des noirs soudanais, tels que le Tarikh el-Fettâch et le Tarikh es-Soudân.

## **Conclusion**

Le pèlerinage à la Mecque est un phénomène polymorphe et surtout un fait religieux multidimensionnel dans les contacts afro-arabes. Au cours des périodes précoloniales, le pèlerinage et le commerce ont toujours été associés pour vivifier les relations entre les Arabes et les populations africaines au sud du Sahara. Les pèlerins noirs originaires de l'Afrique Occidentale étaient jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle essentiellement composés de roi ou empereur, des dignitaires des royaumes ou États et de leurs serviteurs. Ces pèlerinages ont été possibles grâce aux immenses richesses des états et surtout aux finances publiques. Ces pèlerinages ont impacté l'ensemble de la vie aussi bien au point de vue politique, social et économique, diplomatique, qu'au point de vue moral et intellectuel. L'islamisation de l'Afrique noire a donné en exemple naissance à une nouvelle classe sociale, celle des lettrés. Cependant l'Islam n'a pas été créateur d'état mais il a plutôt bénéficié des moyens financiers publics pour son expansion.

## **Bibliographie**

### **Sources**

1. Al Makrizi, In Cuoq J. (1975) : Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VII<sup>e</sup> siècle au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilad al Sudan), CNRS, Pris
2. El BAKRI, dans Cuoq J.(1975) :Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VII<sup>e</sup> siècle au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilad al Soudan), CNRS, Paris
3. El UMARI, In Cuoq J. (1975): Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VII<sup>e</sup> siècle au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilad al Sudan), CNRS, Pris.
4. EL OUFIRANI A. (1889) : Nozhet-el hadi, histoire de la dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670), trad. O. Houdas, Paris, Ernest Leroux Éditeur,
5. Ibn BATTUTA, dans Cuoq J. (1975) : Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VII<sup>e</sup> siècle au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilad al Sudan), CNRS, Paris,

6. IBN BATTUTA, (1982) : Voyage III Inde, Extrême-Orient, Espagne et Soudan, Traduction de l'arabe de C. Defremery et B.R. Sanguinetti, François Maspero, Paris, Collection FM/La Découverte

### **Ouvrages (Livres et articles)**

1. Camps-Fabrer H. (2019) « hadj-Hajj », Encyclopedie berbère (En ligne) mise en ligne le 01 juin 2011, consulté le 27 novembre 2019 URL : <http://journals.openedition.org/ecyclopedieberber/1850>
2. CISSE Y. T. (1980) : Acte du colloque « Histoire et tradition orale » Paris, SCOA
3. CISSE Y. T. KAMISSOKO W. (1988), La grande geste du Mali des origines à la fondation de l'empire, Karthala, Paris
4. DELAFOSSE M. (1922) : Les Noirs de l'Afrique, Payot & Cie, Paris
5. ESCANDE L. (s.d.) : Avec les pèlerins de la Mecque. Le voyage du docteur Carbonell en 1908, Presse Universitaire de Provence/Maison méditerranéenne des sciences de l'homme.
6. ESCANDE L. (dir.), (2013) : «Avec les pèlerins de La Mecque. Dossiers numériques », Presses universitaires de Provence. Aix-en-Provence
7. GIRI J. (1994) : Histoire économique du Sahel, des empires à la colonisation, Karthala
8. HAMA B. (1980): Askia Mohammed Aboubacar. L'élhadj et le Khalife, à travers la tradition et le tarikh el Fettach, CELHTO/FH/7, Niamey
9. KATI M. (1964) : Tarikh El-Fettach, Paris, Maisonneuve
10. MACHEDA S. (2009) : Les pèlerinages en terre sainte d'après les récits de voyage. (XIème-XIIIème siècles), Paris, Université Paris IV
11. MAWOUNE .B. (2019) : « Pèlerinage musulman, commerce et investissements dans le bassin du Lac Tchad : cas du Nord Cameroun » in Cahier de l'Islam, en ligne sur <https://www.lescahiersdelislam.fr/Pelerinage-musulman-commerce-et-investissements-dans-le-bassin-du-Lac-Tchad-cas-du-Nord-Cameroun>, consulté le 11 Octobre 2019
12. MONTEIL Ch. (1969) : Les empires du Mali, étude d'histoire et de la sociologie du Soudan, Paris, Maisonneuve & Larose
13. NIANE D. T. (1975) : Le Soudan occidental aux temps des grands empires : XIe et XVIe siècles, Paris, Présence africaine.
14. NIANE D.T. (1985) : « le Mali et la deuxième expansion du Manden », In Histoire générale de l'Afrique, T4, UNESCO
15. SADIA.(1964) :*TarikhEs-Soudan*, Paris, Maisonneuve.
16. SANGRE S.(2016) :*Afrique occidentale : états, gouvernance et conflits (VIIIe-XVIe siècle)*, Québec, Différance Pérenne
17. SANGARE S. (2017) :« États et développement : les sources des finances publiques en Afrique occidentale (VIIIe-XVIe Siècles) » In Lettre d'Ivoire, n°26
18. SIMONIS F.(2015) : « L'Empire du Mali d'hier à aujourd'hui », Paris, *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*